

D'une part la mixité conduirait filles et garçons, hommes et femmes, à afficher plus ostensiblement les stéréotypes attachés à leur sexe (Goffman, 1977 ; Fize, 2003), d'autre part l'injonction à la virilité que subissent de façon permanente les garçons et les hommes les entraînerait à structurer leurs rapports sur l'homophobie et le sexisme (Badinter, 2003 ; Welzer-Lang, 2004). Nous allons à présent nous attacher à examiner comment cette double injonction investit les relations entre collégiens et collégiennes mais aussi entre adultes et élèves.

LES RELATIONS GARÇONS/FILLES : VIOLENCE, SEXISME ET ATTOUCHEMENTS

Les filles évoquent les violences permanentes dont elles sont l'objet, de la part de certains garçons, violences qui peuvent s'exprimer sous la forme d'actes brutaux, d'attouchements non désirés, de moqueries particulière-

ment méchantes sur leur physique, ou encore d'injures relevant du champ lexical de la sexualité, etc. L'enquête menée dans le collège A dans le cadre du CESC (2009) révèle des violences physiques souvent sans conséquences corporelles graves mais nombreuses :

« Des garçons m'ont étranglée dans le bus » ; « Il y a des garçons qui poussent et tapent » ; « Il y a des garçons qui se croient les plus forts et qui te poussent quand tu es sur leur passage » ; « Il y a des garçons de 4^e ou 3^e qui pensent qu'ils sont les rois donc ils nous disent "bouge de là" et quand on leur dit "calme-toi", ils nous poussent » ; « Il y a des garçons qui écrasent ton sac » ; « Il y a des garçons qui m'ont frappée pour faire le chef » ; « Il y a des garçons de 3^e car ils se croient plus grands donc ils nous poussent pour passer ».

En même temps que les filles dénoncent ces actes, il est intéressant de noter qu'elles en proposent une analyse : elles évoquent des garçons qui « se croient les plus forts », « se croient plus grands », « pensent qu'ils sont les rois » ou frappent « pour faire le chef », montrant ainsi qu'elles ont conscience que la violence physique masculine est surtout l'expression d'un désir de domination. Louis-Georges Tin explique ces brutalités viriles par le fait que, chez les garçons et les hommes, « le culte de la puissance physique et sexuelle, inhérent à la constitution de l'identité masculine, du moins telle qu'elle se conçoit dans nos sociétés, tend à valoriser et donc à favoriser les démonstrations de force, si brutales soient-elles » (2003, p. 210).

Le mythe de la force physique des garçons revient comme un leitmotiv dans la parole des filles, même si en réalité, au collège, en tout cas dans les petites classes, elles mesurent souvent une tête de plus qu'eux : il n'est pas *a priori* évident qu'en cas de confrontation physique ces derniers gagneraient. Cependant, comme l'ont compris les collégiennes dont je retranscris les paroles, les filles, du fait de leur socialisation de genre différenciée, ne sont pas entraînées au combat physique et redoutent la confrontation (collège A) :

– Les filles elles ont pas, elles sont pas pareilles, enfin... que les garçons, elles sont plus... enfin ça dépend je sais mais, souvent les garçons, ils sont plus forts que les filles...

– *Physiquement, tu veux dire ?*

– Oui. Ils se battent plus, tandis que les filles, elles se battent moins que les garçons [...].

– *Vous me dites que, souvent, ils font exprès de se faire punir... Dans quel but d'après vous ?*

– De se sentir intéressant.

– Toujours pareil, pour montrer leur force physique et euh... voilà.

Erving Goffman (1977) explique que, si ces affrontements physiques sont exclus d'une grande part de la vie adulte, ils ne le sont pas en tant que source d'un imaginaire qui guide les conduites : l'image de la domination sexuelle ou de la violence hante les rapports entre les sexes.

Les violences verbales sont également nombreuses : les insultes sur l'aspect physique, lorsque celui-ci ne correspond pas aux canons de la beauté féminine, les grossièretés à connotation franchement sexuelle, l'intimidation et la menace de rapports sexuels forcés sont légion. L'injure participe « à la construction intime de l'identité de celui ou celle à qui elle s'adresse, d'une personnalité nécessairement inférieure. [...] La force de l'injure ne réside d'ailleurs pas seulement dans la conscience qu'a son destinataire de pouvoir être, à un moment ou à un autre, assigné à cette place inférieure. Elle tient aussi au profond ancrage de ces valeurs d'exclusion dans le langage commun » (Borillo et Formond, 2003, p. 235).

Les filles un peu trop en chair disent se faire régulièrement traiter de « grosse », de « gros tas », de « gros cul », de « grosse vache », de « boulette », d'« éléphant ». À l'inverse, si elles sont un peu trop minces elles se voient alors qualifier d'« anorexique » ou de « squelette ». Avec la vogue des blagues sur « les blondes », certaines subissent à longueur de journée ce type de plaisanterie et n'ont d'autre choix que de se forcer à en sourire sous peine de se voir reprocher leur « mauvais caractère »... Malheur à elles, également, si elles présentent une dentition défectueuse : elles se voient alors affublées du surnom de « dents de lapin » ou « gueule d'hamster ».

Cependant, les insultes les plus fréquentes sont les injures évoquant la domination sexuelle (61,2 % de l'ensemble du corpus de l'enquête CESC du collège A). « Des garçons m'ont dit "retourne sur ton trottoir" », raconte une fille ; « Des garçons nous traitent de "pute" », se plaint une autre ; « Il y en a un qui m'a dit "suce-moi la bite" », dénonce une troisième. La sexualité évoquée ici est une sexualité de domination et d'humiliation de la femme, ramenée au rang de prostituée c'est-à-dire d'objet sexuel. En prononçant ces mots, les garçons s'approprient symboliquement le corps des

filles. Il en va de même lorsque, comme le dénoncent plusieurs collégiennes, ils les désignent par des termes tels que « pétasse », « salope », « pouffiasse », « suceuse », « bouche à pipe », etc. Ces insultes sont proférées aussi bien par des garçons pubères de 3^e que par des « petits sixième », ce qui, encore une fois, montre que l'on est bien dans des conduites sociales de genre.

Au même titre que le mythe de la force physique masculine, le fantasme du viol, soigneusement entretenu par certains garçons, est très présent chez les filles :

Par exemple, y en a un la dernière fois, on était avec un groupe de copines, ils sont arrivés, ils ont fait « j'avais te baiser », enfin des trucs comme ça, c'est... mais ils le font souvent ça (fille de 5^e).

Parfois, les choses vont plus loin et dépassent les simples menaces orales. Voici quelques témoignages :

« C'est les gars, comme je disais tout à l'heure, c'est les hormones, si t'as des seins, si t'as des jolies fesses [rires], t'es foutue ! Ils touchent les fesses, ils veulent qu'on leur montre les seins en cours, des trucs comme ça voilà alors » (collège E).

« Un garçon m'a forcée à l'embrasser » ; « Des garçons nous ont forcées à les embrasser » ; « Quand des garçons se permettent de me toucher les fesses et si je les repousse ils me menacent ou prennent un air supérieur » ; « Il y a des garçons qui nous touchent » (collège A).

À l'instar des violences physiques, les filles expliquent les violences sexuelles qu'elles subissent comme étant des démonstrations virilistes de domination :

- C'est pour montrer leur force.
- C'est toujours pareil.
- Ils veulent se sentir forts en fait, hein.
- Pour montrer que l'homme domine la femme, enfin, parce qu'ils sont machos (collège A).

Dans les questionnaires écrits, des enseignantes évoquent les attouchements que les filles subissent de manière répétée mais déplorent leur apparente inconscience vis-à-vis de ce qu'elles considèrent, elles, comme des

actes très graves. Pire, certaines filles sembleraient presque « en être flattées » :

Il arrive aussi que les garçons tripotent les filles, une main aux fesses, sur un sein, le pire c'est que les filles en rigolent alors qu'il s'agit d'attouchements, comme si pour elles c'était un privilège qu'un garçon les touche (AE femme).

Les garçons, quant à eux, semblent tomber des nues lorsqu'on leur explique qu'il s'agit de gestes hautement répréhensibles et punis par la loi :

J'ai surpris un garçon de 6^e, à la fin d'un cours, en train de toucher les fesses d'une fille (une anglaise). Un groupe de filles m'a dit que cela se produisait souvent, et de la part de plusieurs garçons, certains, même, « touchant le devant », m'ont-elles affirmé. Le garçon ne semblait pas comprendre que cela était grave, et même plusieurs jours après, au lieu de s'excuser, il a dénoncé d'autres garçons (professeure de lettres).

Contre toute attente, et quelque soit l'établissement, aucune sanction n'a jamais été donnée pour punir ce genre de comportement... Que ce soit pour l'institution, pour les filles concernées (on voit, dans les extraits d'entretiens, qu'elles « en rient » et qu'elles considèrent presque comme un « privilège » le fait que les garçons les tripotent elles plutôt que d'autres) ou pour les garçons agresseurs, il semble qu'il n'y ait vraiment pas de quoi en faire un drame... Pourquoi les filles se défendent-elles si mollement contre les attitudes et les paroles sexistes des garçons ou contre les attouchements non désirés ? Pourquoi l'institution ne sanctionne-t-elle pratiquement jamais ces transgressions alors qu'elles sont si nombreuses et qu'elles relèvent quasiment de harcèlement sexuel ? Si l'on reprend ici les théories de Pierre Bourdieu, cette attitude d'acceptation ne serait pas si étonnante dans la mesure où l'ordre établi, avec ses rapports de domination, se perpétue avec tant de facilité que les conditions d'existence les plus intolérables apparaissent le plus souvent comme acceptables et même naturelles. « J'ai aussi toujours vu dans la domination masculine et la manière dont elle est imposée et subie », nous dit le sociologue, « l'exemple par excellence de cette soumission paradoxale, effet de ce que j'appelle la violence symbolique [...] qui s'exerce pour l'essentiel par les voies purement symboliques de la communication et de la connaissance ou, plus précisément,

de la méconnaissance, de la reconnaissance ou, à la limite, du sentiment » (Bourdieu, 1998, p. 7).

Nous allons voir à présent à quel point, chez les collégiennes mais aussi les adultes femmes de la communauté éducative, la domination masculine semble incorporée.

L'INCORPORATION DE LA DOMINATION MASCULINE

Les filles

Comme en témoignent les extraits d'entretiens suivants, les filles elles-mêmes semblent avoir intégré les valeurs qui accordent la place dominante aux garçons. Elles se dévalorisent systématiquement, tout en mettant en avant des comportements conformes au rôle de genre que l'on attend d'elles :

« Enfin, nous on est des nulles, quoi » ; « Ils sont les plus forts... » ; « Enfin... les filles elles ont pas, elles sont pas pareilles, enfin... que les garçons, elles sont plus... enfin ça dépend je sais mais, souvent les garçons, ils sont plus forts que les filles... » ; « Ça les amuse sûrement car je suis plus faible qu'eux » ; « Les filles elles sont plus peureuses. Parce qu'on les a pas entraînées à se battre : elles savent qu'elles feront pas le poids face à un garçon ».

Les garçons sont qualifiés de « forts » ou « plus forts », alors qu'elles-mêmes se définissent comme « nulles », « faibles » et « peureuses » : elles ne « feraient pas le poids » face à la force physique de ces derniers et leur entraînement au combat. Cette idée de force masculine qui fait peur semble tellement ancrée dans leurs représentations qu'elles ramènent systématiquement les conduites des garçons, même lorsqu'elles restent au niveau verbal, à une volonté de domination *physique* :

- Et aussi... enfin, eux ils, enfin, pour eux, ils sont plus forts que les filles, c'est... enfin, nous on est des nulles, quoi. Enfin, pour eux, c'est... c'est vrai ils sont plus excités que nous, ils se parlent entre eux, ils sont les plus forts...
- Ben, c'est toujours pour montrer leur force, enfin ils veulent... je sais pas comment dire, ils veulent montrer qu'ils nous... qu'ils nous dominent, dominent la femme.

Alors que je demande pourquoi, d'après elles, les garçons exhibent tellement leur force, l'une d'elles répond : « Parce qu'il [le garçon] a le pouvoir donc il va vouloir montrer qu'il est plus fort que les autres garçons. » Elles ont bien compris qu'il s'agit d'enjeux de pouvoir virils, mais elles les reprennent à leur compte en intégrant la domination symbolique : si un garçon est plus fort que les autres garçons, alors il l'est encore plus que toutes les filles (Bourdieu, 1998).

Les adultes femmes

Du côté des personnels féminins, il est frappant de constater des discours d'auto-dévalorisation très voisins :

- Je ne sais pas, je pense que c'est aussi une question de physique ou de l'image que le professeur envoie. Je pense que chez un homme, ils ont plus la crainte d'une réaction, même si c'est pas le cas, enfin... Comme eux-mêmes sont des garçons, ils savent comment ils réagissent. Ils peuvent penser que les professeurs peuvent réagir pareil.
- *Ils ont peur d'une réaction physique éventuelle ?*
- Je pense (AE femme).

Si les femmes ne semblent pas avoir particulièrement peur, physiquement, de certains élèves durs et/ou violents (les collègues enquêtés n'ont pas connu, ces dernières années, d'actes de violence grave envers leurs enseignant.e.s), elles estiment en revanche avoir beaucoup plus de difficultés à se faire respecter et à maintenir la discipline que leurs collègues masculins, du fait de leur petite taille, de leur inaptitude au combat physique et du peu de crédit porté à l'autorité féminine. En revanche, les garçons redouteraient, chez les enseignants hommes, leurs « frères de sexe », les comportements de genre qu'ils adoptent eux-mêmes. L'éventualité d'un rapport de force physique défavorable pour eux prendrait alors le pas sur le rapport pédagogique, comme l'explique, à sa manière, cette professeure de lettres :

- Ce que je sais à partir de certains conseils de classe et là tous sexes confondus, j'ai quand même l'impression que c'est pas facile quand tu es une femme de petite taille plutôt... vieillissante en plus, et je pense que les gamins quand ils ont en face

d'eux un mec grand et pêchu parce qu'il est encore jeune et bien ils ont tendance à moins la ramener.

– *Ils ont peur de quoi alors, concrètement ?*

– Et bien du rapport de force, de force... physique, évidemment ! En conseil de classe les profs hommes ont beaucoup moins souvent des problèmes d'autorité, se plaignent beaucoup moins souvent d'agitation dans la classe, voilà.

Les élèves craindraient d'autant plus la puissance virile qu'elle émanerait d'un homme « grand, pêchu et jeune » et respecteraient d'autant moins l'autorité d'une femme « de petite taille et vieillissante » qu'elle incarne à leurs yeux un être faible et inoffensif. Les femmes interrogées déclarent faire au quotidien l'expérience du phénomène, que ce soit dans les conseils de classe ou dans leurs parcours professionnels. Elles attribuent leur difficulté à se faire obéir au seul fait d'être... des femmes, et se déprécient en permanence. Pas une seconde, comme en témoigne l'extrait suivant, elles ne semblent se poser la question d'éventuelles carences dans la prise en charge collective des problèmes de discipline, d'une présence et d'un engagement peut-être insuffisants de la part du/de la chef d'établissement, de l'existence de conflits au sein de l'équipe éducative, de la pertinence des méthodes pédagogiques mises en œuvre, de facteurs socio-environnementaux défavorables, etc.

On était dans une classe difficile, on n'était que des enseignants femmes et on a passé une année extrêmement compliquée. L'année d'après la même classe, on avait demandé à ce qu'il y ait des hommes qui soient inclus dans l'équipe, ça a complètement changé la donne, c'était complètement différent [...] et je pense que l'autorité masculine les impressionne plus que l'autorité féminine. Je pense, si, que le fait que l'homme soit quand même plus grand, plus costaud ça, je pense que ça joue quand même. Je pense que le fait que quelqu'un en face qui fasse 1m80, une grosse voix, c'est peut-être plus impressionnant que une femme de 1m50, même si on prend une grosse voix, voyez ?

Je pense que, inconsciemment, on a tous quand même cette idée que l'autorité masculine est plus impressionnante, enfin, nous impressionne tous, je pense, même en tant qu'adultes plus que l'autorité féminine (professeure d'anglais).

« On n'était que des enseignants femmes et on a passé une année extrêmement compliquée », explique cette femme. La solution s'imposait alors d'elle-même : il fallait « qu'il y ait des hommes ». L'année d'après, lorsque « Ils » sont arrivés, « ça a complètement changé la donne ». Elle reconnaît en

outre, bien qu'adulte, être elle-même plus impressionnée par l'autorité des hommes, menant ainsi jusqu'au bout la démonstration de l'incorporation de la domination masculine.

Certaines enseignantes pensent que si les garçons les méprisent c'est parce qu'ils les identifient à une sorte de figure maternelle indigne de respect, à l'autorité forcément défaillante (notons que ces mêmes enseignantes n'hésiteront pas à stigmatiser les familles monoparentales...). On retrouve, en creux, la croyance en une autorité exclusivement masculine et la dévalorisation, par les femmes elles-mêmes, de leur statut de mère et de femme :

Eh bien non, justement, les collègues hommes ont souvent moins de problèmes avec certains garçons que nous on en a... Moi, personnellement, je pense que c'est en relation avec la mère. Souvent, ils n'ont pas tellement de respect pour leur mère, quoi. Moi, souvent, je leur dis : « Je ne suis pas ta mère, ne me parle pas comme à ta mère. » Le professeur homme c'est plus l'autorité (professeure d'espagnol).



Ayral Sylvie (2011). *La fabrique des garçons. Sanctions et genre au collège*. Paris : Presses Universitaires de France.